

Zeitschrift: Schweizer Theaterjahrbuch
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Theaterkultur
Band: 30 (1964)

Artikel: Henri-David de Chaillet, Critique de Shakespeare
Autor: Guyot, Charly
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-986592>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HENRI-DAVID DE CHAILLET CRITIQUE DE SHAKESPEARE

Par Charly Guyot

Il n'exista, en Suisse française, à travers autant dire tout le XVIII^e siècle — exactement de 1732 à 1784 — qu'une seule revue: le *Mercure suisse*, devenu en 1769 *Nouveau Journal helvétique* et, in extremis, pour la seule année 1784, *Nouveau Journal de littérature et de politique de l'Europe, et surtout de la Suisse*. Fondé par le savant Louis Bourguet, ce périodique mensuel connut au cours des cinquante années de son existence des hauts et des bas. Jean-Jacques Rousseau, qui s'y vit critiqué, a parlé du «fumier du *Mercure de Neuchâtel*». Il disait «se perdre» et «s'embourber au milieu de tant de bêtises». ¹ La sévérité de ce jugement révèle un écrivain exaspéré et touché par les flèches de l'ennemi. Le *Mercure suisse* valait mieux que ne le pensait Jean-Jacques; mais force est de reconnaître qu'il fut souvent fort médiocre. En 1769, un maître au Collège de Neuchâtel, Jean-Elie Bertrand, prenait la direction de la revue et, pour quelques années, en relevait quelque peu l'intérêt. Les lettres pures y étaient, mieux qu'auparavant, mises à l'honneur. Et, à côté des nouvelles littéraires de France, l'Allemagne avec Klopstock, Wieland, la Suisse allemande avec Lavater, Gessner, l'Angleterre avec Sterne, Swift, trouvaient de temps à autre leur place dans les cahiers du *Journal helvétique*.

Avec Shakespeare aussi. C'est ainsi que, dans le numéro de juillet 1769, sont publiées des *Observations sur Shakespeare*, tirées de la Préface que M. S. Johnson a mise à la tête d'une nouvelle édition des œuvres de ce poète. En février 1776, la revue signale la publication d'une traduction allemande du grand dramaturge: *William Shakespeares Schauspiele, par Jean-Joachim Eschenburg, professeur au Collège carolin de Brunswick. — A Zurich, chez Orell et Cie, tomes I—IV. gr. in-8.* ² Mais, en même temps, ce bref Avis apprend aux lecteurs «qu'on prépare en France une nouvelle traduction des œuvres de Shakespeare.» Ainsi «l'attention semble se réveiller de toutes parts en faveur du père du théâtre anglais». Nouvelle Note en août

1776: «Il vient de paraître presque en même temps deux traductions, l'une en français, l'autre en allemand, des œuvres du célèbre Shakespeare.» Rien de commun entre ces deux entreprises. Cependant les commentaires de l'édition allemande sont d'un tel intérêt que la Société typographique de Neuchâtel, en accord avec celle d'Yverdon, décide de publier la traduction française — c'est celle de Letourneur — enrichie des commentaires d'Eschenburg. Mais l'Avis précise que cette nouvelle édition «se publiera complète et toute à la fois», c'est-à-dire seulement lorsque les derniers volumes de la traduction française auront paru». Or, notons-le, la publication de la version Letourneur ne fut achevée qu'en 1783. Mais à ce moment la Société typographique neuchâteloise connaissait de graves soucis financiers. Ils empêchèrent sans doute de mener à bien l'entreprise projetée. Nulle trace, en effet, ne se retrouve d'une édition complète de Shakespeare, en langue française, parue à Neuchâtel.

On sait que le *Shakespeare* de Letourneur provoqua l'ire de Voltaire, qui rédigea une *Lettre* fameuse, lue à l'Académie française, lors de «la solennité de la Saint-Louis, le 25 auguste 1776». Dans ses numéros de novembre et décembre de la même année, le *Journal helvétique* publia l'essentiel de ce texte, tout en le faisant suivre, en janvier 1777, des *Observations à MM. de l'Académie française au sujet d'une Lettre de M. de Voltaire, par M. le chevalier Rutledge* (sic). On voit, par ces publications contrastées, que le périodique neuchâtelois se montrait soucieux d'une information impartiale. Commentant Rutledge, le rédacteur (était-ce, en l'occurrence, un correspondant parisien?) écrivait: «De toutes ces discussions, on finira par conclure que les pièces de Shakespeare offrent plus de hardiesse et d'action que les nôtres; que cet auteur a beaucoup de génie; mais que ses ouvrages se ressentent de la barbarie de son siècle, et qu'il est très éloigné de la perfection où les maîtres de la scène française ont porté chez nous l'art dramatique.»³

En février 1779, Jean-Elie Bertrand mourait. La publication du *Journal helvétique* fut interrompue jusqu'en juillet. Il fallait trouver un nouveau responsable de la rédaction. Cela se fit sans grande peine. Depuis plusieurs années, le périodique comptait au nombre de ses collaborateurs occasionnels un jeune ecclésiastique, Henri-David de Chaillet,⁴ installé à Colombier com-

me suffragant du vénérable pasteur Le Chambrier. Il avait, en 1779, vingt-huit ans; marié depuis cinq ans, il était père de deux enfants. Tout en s'acquittant avec conscience des devoirs de son ministère, il cultivait un goût passionné pour les belles-lettres. De très solides études, aux Universités de Bâle et de Genève, lui valaient une admirable connaissance des classiques grecs et latins, à quoi il avait, dès son adolescence, ajouté celle du Grand Siècle français. Dans sa bibliothèque, sans cesse accrue d'acquisitions nouvelles, il fuyait volontiers son entourage, échappant ainsi aux petits tracas du ménage et aux mesquineries de ses paroissiens. Comme il l'écrivit un jour, «il aimait à vivre, au défaut de la communion des Saints, dans la communion des gens d'esprit».⁵ Succéder à Bertrand à la rédaction du *Journal helvétique* n'était pas pour lui déplaire. Il accepta sans se faire prier et, dans le numéro de juillet, exposa, en un bref *Avertissement*, ce qu'il avait l'intention de faire. Les limites de son talent, il les connaissait: en face du véritable créateur, le critique doit se montrer modeste. Un bon Journal doit contribuer «à former le goût», grâce en particulier à de bons «extraits». Mais, lui objectera-t-on, n'avons-nous pas déjà assez de périodiques venus de France? Il est vrai. Toutefois n'y aurait-il donc pas place en Suisse pour une revue qui s'exprimerait en toute indépendance? «Nous pouvons parler librement de littérature, sans être corrompus par l'esprit de parti, ni exposés à l'indignation des grands et sublimes auteurs, qui probablement ignorent que nous osons ne pas les admirer en tout.» Avec une rare franchise, Chaillet reconnaît que, jusqu'alors, le *Journal helvétique* n'a pas répondu à ce que l'on était en droit d'attendre d'une revue suisse bien rédigée. Bertrand «manquait de loisir». Le nouveau rédacteur, lui, «a du temps de reste». «Je ne promets pas au public», ajoute-t-il, «des talents, du style, de l'esprit; mais je lui promets ce que lui doit tout homme qui veut se mêler d'écrire: de l'application et la vérité.»⁶

Il n'attendit pas longtemps pour entretenir ses lecteurs de Shakespeare. Depuis 1776, à peine parus les deux premiers volumes de la traduction Letourneur, il s'était passionné pour le poète anglais. En novembre de cette année, il notait dans son *Journal intime*: «Qu'on fait bien de nous traduire Shakespeare! Je n'ai rien lu de plus véritablement tragique qu'*Othello*: l'action n'y languit pas un instant; le dialogue en est presque

toujours parfaitement naturel; les passions y sont exprimées avec une énergie dont je n'avais pas même l'idée; tout y est fort, animé, rapide; je trouve Shakespeare bien plus grand, bien plus admirable encore que je ne le croyais ...» En juillet 1777, il confie une nouvelle fois à son *Journal intime*: «Que j'aime Shakespeare! C'est le confident et le miroir de la nature. J'en ai lu le second tome. Que d'imagination et de verve dans *La Tempête!* Que de vérité et de pathétique dans *Jules César!* O Brutus; mon cher Brutus; émule, égal du divin Caton! c'est toi; je te reconnais ... Je n'avais fait encore que t'imaginer, mais maintenant je t'ai vu.» Ces deux textes indiquent clairement, me semble-t-il, que jusqu'alors Chaillet, ignorant la langue anglaise, ne connaissait Shakespeare que par ouï-dire, à travers des intermédiaires tels que le *Spectateur*, Pope peut-être, et Voltaire. Mais, grâce à Letourneur, le voici désormais capable d'entrer dans la familiarité d'un génie qui ne cessera plus de l'étonner et de l'éblouir. Aussi n'est-on pas surpris que, devenu rédacteur du *Journal helvétique*, il ait tenu à donner clairement et sans tarder son avis sur le poète anglais.

Dès mars 1780, il consacrait un premier article à la traduction de Letourneur. Il continua en avril et octobre; y revint en octobre de l'an suivant, puis en février, avril et août 1782. En 1783, le *Journal helvétique* ne parut pas. Il revécut un an encore, en 1784, mais Chaillet n'y reparla plus de Shakespeare. Non qu'il fût lassé. Bien au contraire; dans son *Journal intime*, résumant son activité au cours des années 1785 et 1786, il note: «Quel abattis j'ai fait de lectures! ... J'ai relu, et à fond, mon Ossian, mon Shakespeare,⁷ mon Homère ..., les *Oeuvres morales* du bon Plutarque ...» Il fera une fois encore allusion à Shakespeare dans son *Discours qui a obtenu l'accessit au jugement de l'Académie de Besançon, sur la question proposée pour le prix d'éloquence en 1788*: «Le génie est-il au-dessus de toutes règles?»

L'article de mars 1780 offre une importance particulière. L'«extrait» qui y est donné du *Roi Lear* est, en effet, précédé d'une petite «dissertation», susceptible selon Chaillet d'intéresser surtout ceux qu'il appelle «des littérateurs».⁸ Le critique tient à s'exprimer avec une totale impartialité. Autour de la traduction de Letourneur la bataille a grondé. Un peu par la faute de Letourneur lui-même et de ses deux collaborateurs, le

comte de Catuelan et Fontainemalherbe. Dans leur *Epître au Roi*, en tête du premier volume, ils ont en quelque sorte mis le feu aux poudres, célébrant de façon «emphatique», «bour-souflée», le génie du poète. Ils ont attaqué les critiques parisiens, ne craignant pas de s'en prendre à Voltaire lui-même. On sait avec quelle verve et quelle violence celui-ci a réagi. Chaillet pèse judicieusement le pour et le contre. Les nouveaux traducteurs ont «sûrement trop exalté» Shakespeare; ils l'ont en quelque sorte «déifié». Mais cela ne légitime pas pour autant la riposte du patriarche de Ferney. «Voltaire, écrit Chaillet, se moquait, comme de raison, de cette nouvelle divinité. Il avait ses vues, en voulant décréditer cette traduction. Il sentait assez l'accablante supériorité du génie de Shakespeare, dont il est facile de tourner en ridicule les nombreux défauts; il comprenait bien qu'on s'apercevrait du parti prodigieux qu'il avait su tirer des ouvrages de ce fécond poète; il voulait s'efforcer de retenir le sceptre de Melpomène, que son siècle avait mis dans ses mains; la couronne commençait à chanceler sur sa tête. Il était tout naturel qu'il eût recours à ses armes ordinaires, à la plaisanterie, au persiflage. Il le fit, et il faut convenir que les traducteurs lui avaient donné beau jeu.»⁹

Voilà, il faut l'avouer, qui n'est pas mal vu. Chaillet se tient à égale distance de la louange exagérée, déclamatoire, et du dénigrement systématique. Il s'étonne que les critiques français, dans le *Journal encyclopédique* en particulier, n'aient pas apprécié plus équitablement l'immense «mérite» du poète: «Il ne me semble pas, note-t-il, qu'ils se soient placés dans le point de vue où il faut être pour le bien voir. Je trouve surprenant qu'il n'y en ait pas un seul qui ait vu tout cela comme je le vois.»¹⁰

Le juste point de vue, comment s'y placer? En récusant, d'abord, l'autorité d'Aristote, d'Horace et de Boileau. En oubliant «nos règles d'unité de temps et de lieu». Ce n'est pas de cela qu'il est question. «Ne parlons pas de goût non plus.» Un génie s'impose à nous, «abandonné à soi-même», échappant à toute commune mesure. «Examinons ce qu'il a tiré de son propre fonds; jugeons ses pièces uniquement d'après la nature, comme étant d'un genre absolument particulier et fort différent de nos tragédies.» Mais si les règles des unités de temps et de lieu reposent sur une convention, celle de l'unité d'intérêt

et d'action est, en revanche, fondée en nature. Nul ne contestera à Shakespeare d'avoir été fidèle à cette règle. Chaillet estime même qu'«elle est plus inviolablement observée dans ses pièces que dans la plupart de nos tragédies les plus régulières. L'action est quelquefois prodigieusement compliquée et d'une très longue durée; elle n'est pas toujours *simple*, si l'on veut, mais elle est toujours *une*.»¹¹

Quant aux caractères, le critique constate que, chez Shakespeare, «ils manquent souvent de cette dignité tragique, que la nature ne leur donne point, dont nos auteurs n'osent s'écartez, et qui rend nos tragédies si monotones. Chez lui, un roi n'est pas toujours roi; il s'égaie, il plaît, il se rabaisse; ses expressions sont quelquefois vulgaires; il n'est d'autres fois qu'un bon homme . . .»¹² Le roi Lear, par exemple, «n'est point un de nos rois de tragédie»: «C'est tout simplement un vieux bonhomme fort sujet à la colère, qui a le cœur excellent et beaucoup meilleur que la tête. Ce n'est qu'un vieillard, tel que nous en voyons tous les jours. Pourquoi non? Croit-on qu'un roi ne puisse pas avoir ce caractère? Est-il pétri d'un autre limon que nous? Est-il autre chose qu'un homme couronné? Si ce personnage, qui est dans toute la vérité des moeurs antiques, n'est pas fort imposant, il n'en intéresse que davantage, parce qu'il est plus près de nous.»¹³

Ainsi s'exprime, dans l'œuvre de Shakespeare, «toute la variété, toute la richesse de la nature, parce qu'il la peint sans gêne, dans sa simplicité, dans sa vérité, . . . dans sa nudité.»¹⁴ Or jamais, au sentiment de Chaillet, les plus grands des dramaturges français n'ont osé produire sur le théâtre une représentation aussi totale de la nature. Chez Corneille, chez Racine, «elle paraît toujours, sinon ajustée et parée, au moins à demi voilée, au moins cherchant à se présenter avec bienséance.» Le «grand mérite de Shakespeare» réside en la liberté de ses peintures: «en cela il n'a point d'égal; il est presque trop près de la nature, comme nous nous en sommes trop éloignés.»¹⁵

Unité d'action, vérité profonde des caractères: cela suffit pour faire oublier que Shakespeare ne connaît ni l'unité de temps, ni celle de lieu. Il doit d'ailleurs à cette ignorance «un grand avantage: c'est de pouvoir mettre en action ce qu'il aurait été sans cela contraint de mettre en récit». De là, sur le spectateur, «une impression bien plus vive»; de là des scènes

souvent «affreuses» certes, ainsi le supplice de Glocester dans le *Roi Lear*, mais pourtant «sublimes». Pas un instant, dans ce théâtre, l'intérêt ne «languit» ni ne «se refroidit». Et Chaillet de conclure sa petite étude de la structure du drame shakespearien par ces quelques mots: «De tous les poètes dramatiques, Shakespeare est le plus intéressant pour moi.»¹⁶

Notre critique, si louangeur du «tragique» shakespearien, se montre, en revanche, assez sévère à l'endroit de l'expression, de l'invention verbale du «poète»: «Il faut avouer, écrit-il, que ce n'est pas ici le côté brillant de Shakespeare. Il y a, en général, beaucoup plus d'emportement que de poésie et de vraie chaleur dans son élocution; souvent les expressions qu'il prête à ses personnages sont recherchées et bizarres; les images qu'il leur fait employer sont ordinairement déplacées; les figures qu'il met dans leur bouche ont, presque toujours, quelque chose de constraint et d'exagéré.»¹⁷ Mais cependant «Shakespeare sait peindre» et l'on trouve chez lui «des traits de poésie... qui sont admirables».¹⁸

Ici s'achève, dans l'article de mars 1780, ce que Chaillet a appelé sa «dissertation». Elle est suivie d'une assez longue analyse du *Roi Lear*, ponctuée ici et là de remarques admiratives. Je n'en cite qu'un exemple. De la scène II de l'acte III Chaillet écrit: «Lear paraît lui-même; au milieu de la tempête qui redouble, il semble voir avec une sombre satisfaction le bouleversement de la nature. Le feu des éclairs, la rage des vents et des ouragans, les éclats de la foudre, l'horreur de cette nuit orageuse plait à son âme troublée. «Tonnerre affreux, qui ébranles tout!» s'écrie ce vieillard infortuné, au comble du désespoir,» écrase le globe du monde!... Extermine tous les germes qui produisent l'homme ingrat!... Vents! tonnerre! tempêtes! vous n'êtes point mes filles. Eléments furieux! je ne vous accuse point d'ingratitude; je ne vous ai point donné un royaume; vous n'êtes point mes enfants; vous ne me devez aucune obéissance.» A-t-on jamais rendu aussi bien le cri du désespoir? Quelle sublimité dans ce mot: *Vous n'êtes point mes enfants!* Quel spectacle qu'un roi sans asile, chassé par ses propres enfants, errant ainsi dans l'obscurité d'une nuit d'orage!... C'est maintenant que, ne voyant en lui qu'un pauvre et faible vieillard, le cœur se brise en pensant qu'il fut roi, et qu'il est père.»¹⁹

Ayant achevé son «extrait», le critique pose à ses lecteurs trois questions, en guise de conclusion: «Je crois maintenant, écrit-il, que chacun peut en juger [du génie de Shakespeare]; et il me semble que selon le jugement qu'on en porterait, je pourrais aisément savoir ce que je dois penser du caractère de quelqu'un. — Que faut-il être pour trouver Shakespeare insupportable? Que penser de celui qui le lit avec indifférence? Que seront ses admirateurs? — Voilà trois questions que je propose; elles sont faciles à résoudre.»²⁰

Un mois plus tard (avril 1780), Chaillet donne un deuxième article. Il passe rapidement sur *Hamlet*, pièce qu'il n'apprécie guère et qui lui inspire «une sorte de malaise». L'œuvre, écrit-il, «laisse je ne sais quelle impression sombre, mais vague, plus mélancolique que tragique; elle ne touche pas... La bizarrie de l'intrigue, des caractères, des incidents, du dénouement, la rendent étrange et presque monstrueuse.»²¹ Pas davantage il ne s'arrête longuement à *Antoine et Cléopâtre*, «quoiqu'il y ait de très grandes beautés dans cette pièce».²² L'essentiel de l'article est consacré à *Timon d'Athènes*, «drame qui approche beaucoup du genre comique, et par lequel on pourra juger des talents du poète anglais pour la comédie».²³ Chaillet les estime «supérieurs». Dans toute la pièce, «quelle profonde connaissance du cœur humain!» Que «le langage des amis faibles et des amis faux» est justement rendu! «Combien Timon est intéressant par cette noble confiance qu'il s'obstine à conserver, qu'il se reprocherait de ne pas avoir! Tout cela porte l'empreinte du génie. La pièce ne valût-elle rien d'ailleurs, où est le vrai connaisseur, où est l'âme sensible, où est l'homme qui ait *des amis*, qui ne la préférât en faveur de deux ou trois scènes... à tous nos drames lugubres et à toutes nos comédies qui ne sont qu'ingénieuses?»²⁴

En octobre (1780), nouvel article consacré, cette fois, à l'un des drames historiques, *La Vie et la Mort du Roi Jean*. De nouveau l'essentiel de l'étude consiste en un «extrait» et Chaillet éprouve le besoin de justifier sa manière de procéder: «Qu'on me reproche, si l'on veut», écrit-il, «de ne faire qu'entasser citations sur citations. Il est vrai que dans ces extraits de Shakespeare je mets bien peu du mien: je me repose et ne fais presque que copier. Mais que dirais-je, dont une page entière valût une seule ligne de Shakespeare?»²⁵ Et, à la fin de son

article, notre critique s'écrie: «Avec quelle impatience j'attends l'occasion de parler encore de Shakespeare!»²⁶

L'occasion lui fut offerte l'an suivant. C'est, en effet, en 1781 que parurent, dans la traduction de Letourneur, les deux parties de *Henri IV*, *Henri V*, les trois parties de *Henri VI*, *Henri VIII* et *Richard III*, ce à quoi il faut ajouter *Les Femmes joyeuses de Windsor*, introduites parmi tant de héros sans doute à cause du personnage de Falstaff. Chaillet aussitôt reprend la plume et consacre, en octobre, une étude aux éléments comiques — personnages et scènes — de ces diverses pièces, tout en annonçant qu'il réserve pour un autre extrait «la partie sérieuse» des mêmes œuvres. Plus il avance dans ses lectures, plus se multiplient les découvertes: «Cet étonnant Shakespeare!... Chaque nouveau volume que j'en lis augmente sinon l'admiration que j'ai pour lui, du moins la surprise qu'il m'inspire. A peine conserve-t-il quelques traits généraux de ressemblance avec soi-même: d'une pièce à l'autre il change tout à coup de physionomie, comme on dit que Garrick en changeait à son gré, et vous ne le reconnaissiez presque plus.»²⁷

Tout de suite Chaillet s'attaque à Falstaff. Nous persuader, ainsi que le tente Letourneur, que «Falstaff est admirable..., on n'y réussira jamais». Le personnage peut bien faire les délices des Anglais, mais «ce modèle inimitable d'*humour* ne saurait plaire ailleurs qu'en Angleterre». Et encore! Qu'il puisse plaire au peuple, au vulgaire, notre critique le conçoit. Mais à Pope, à Richardson, à Addison? Est-ce possible? Chaillet avoue avoir fait tout ce qui était en son pouvoir «pour trouver ce rôle agréable», mais «il n'y a pas eu moyen».²⁸ Cependant le portrait qu'il trace de Falstaff nous assure sinon de la sympathie que ce bouffon n'a pas réussi à lui inspirer, du moins de l'intelligence — relative — qu'il a eue du personnage: «Un gros homme de deux aunes de circonférence, dont l'ample bedaine est un éternel et fastidieux sujet de plaisanteries, qu'on traite de *pain de suif*, de *matelas de chair*; un vieux débauché fanfaron et poltron, gai sans esprit: voilà Falstaff. Le nez énorme et enflammé de Bardolphe, un de ses compagnons, est un autre sujet intarissable de plaisanteries, tout aussi peu ingénieries, tout aussi peu réjouissantes. Les conversations de ces gens-là sont de vrais propos de taverne, des discours d'ivrognes, toujours bas, toujours crapuleux. Jamais poète ne vous mit en

si mauvaise compagnie. Il n'y a pas jusqu'à des voituriers qui ne viennent se plaindre d'avoir passé une mauvaise nuit dans une auberge sale, où ils ont été si bien piqués, si bien mordus, qu'ils en sont *couverts de rougeurs, comme des tanches*... Il faut convenir qu'on ne saurait approcher de plus près de la nature; mais cela n'en vaut pas mieux.»²⁹

De même, à la fin d'*Henri V*, la déclaration d'amour du roi à Catherine paraît à Chaillet «complètement ridicule». Pour y prendre plaisir, il faut être «anglomane». ³⁰ Ce n'est pas que notre critique condamne la fusion ou l'alternance du tragique et du comique chez Shakespeare; mais trop souvent, à son gré, cette «bigarrure... n'est pas variété, n'est pas contraste: c'est dissonance. Pour que ce ne soit que variété, il faut choisir, assortir, nuancer les couleurs: ici elles *tranchent*, elles *jurent*.»³¹

Quant à «la partie sérieuse» des drames historiques, deux articles s'y arrêtent: l'un, en février 1782, est consacré à *Henri IV* et à *Henri V*; l'autre, en avril de la même année, traite d'*Henri VI*, de *Richard III* et d'*Henri VIII*. Une fois de plus, Chaillet est porté par un vif sentiment d'admiration. Il ne craint pas d'affirmer que Hotspur, dans la première partie d'*Henri IV*, est peint avec autant «de force et de vérité» que l'Achille homérique. Et, analysant la seconde partie de la même pièce, après avoir résumé la grande scène de l'acte IV, où le prince Henri se trouve seul en présence de son père, le roi Henri IV mourant, Chaillet porte ce jugement: «Aucune scène du théâtre de Shakespeare ne me paraît supérieure à celle-ci.»³² Son admiration n'est pas moindre pour *Richard III*. Il écrit: «Cette pièce est une de celles que les Anglais admirent le plus et, pour le coup, je suis tout à fait de leur avis. Je ne crois pas qu'il soit possible de mieux peindre: Richard ne dit pas un mot qui ne le caractérise... Si Shakespeare a rendu quelque part, avec une effrayante vérité, les traits et, si on peut le dire, la physionomie infernale du génie du mal, ... c'est dans *Richard III*.»³³

En août 1782, Chaillet donne un dernier article sur Shakespeare, les tomes XIV, XV et XVI de la traduction de Letourneur venant de paraître. Il s'agit, cette fois, soit des pièces où l'imagination shakespearienne déploie toute sa fantaisie, ainsi *La Tempête*, *Le Songe d'une nuit d'été*, soit des pures comédies, telles que *Beaucoup de bruit pour rien* ou *La mé-*

chante femme mise à la raison. Lorsqu'il tente d'apprécier la poésie de *La Tempête* et du *Songe*, le critique éprouve une sorte de malaise. Caliban lui demeure incompréhensible, et si Ariel au service de Prospero, Puck à celui d'Obéron le satisfont par des tirades d'un style «poétique, aérien, enchanté», il n'en juge pas moins que, dans les deux pièces, ce «mélange héroïque de grotesque, de tendre et de féerie» produit sur le lecteur une impression «étrange». ³⁴ Quant aux pures comédies, il estime qu'elles n'atteignent pas le niveau des drames. Certes, «elles attachent, malgré qu'on en ait», mais multiplient «les défauts de vraisemblance et de convenance». ³⁵ A ce propos, le critique esquisse un développement qui doit servir à expliquer cette infériorité qu'il voit au Shakespeare comique: «Je crois, dit-il, que la bonne plaisanterie est née plus tard que le grand et vrai tragique; que le génie devine l'expression tragique et ne devine point l'expression comique, jusqu'à ce que les mœurs se soient civilisées; qu'ainsi le seul comique à la portée des poètes qui devancent cette époque est un comique de situation et d'intérêt . . . ; qu'enfin il est plus facile dans ces premiers temps, mais peut-être aussi plus difficile dans les siècles très polis, de faire une bonne tragédie qu'une bonne comédie. *Non omnis fert omnia tellus.*» ³⁶

De ses abondants «extraits» Chaillet a tenu à dégager quelques conclusions. «Rendons justice, écrit-il, aux beautés de Shakespeare; mais ne nous aveuglons point sur ses défauts.» ³⁷ Quelque admiration qu'il éprouve, il demeure fidèle aux principes essentiels du classicisme français. Il s'interroge: le dramaturge anglais peut-il servir de modèle? La scène française trouverait-elle profit et renouvellement à s'inspirer, dans une mesure plus large que ne le fit Voltaire, de ces œuvres si libres, si variées? A Sébastien Mercier qui, dans son *Tableau de Paris*, s'écrie: «Vienne la manière du grand Shakespeare!», Chaillet laisse entendre qu'il se trompe en croyant que le drame bourgeois inaugure en France le règne de Shakespeare. Ce règne, d'ailleurs, serait funeste: «Quant au grand Shakespeare», écrit Chaillet, «j'ai déjà eu l'occasion de témoigner toute mon admiration pour lui; mais j'ai dit aussi que je ne souhaitais pas qu'on s'étudiât à l'imiter. Il faut regretter son génie, et non pas sa manière. Cette manière, qui lui était naturelle, ne le serait pas à ceux qui voudraient l'imiter: par là même elle ne

plairait plus; elle paraîtrait affectée, et l'on sait qu'il n'y a point de pire affectation que celle du naturel... Shakespeare n'a formé et, j'ose le dire, ne formera personne. Il est des choses admirables en elles-mêmes, des mérites réellement supérieurs, qui ne valent pourtant rien à imiter. De ce genre est Shakespeare.»³⁸

Chaillet voit deux dangers à vouloir imiter Shakespeare. De «petits esprits» s'autorisent de l'exemple du poète anglais pour se révolter contre les règles. Ils «croient arborer l'étendard du génie: c'est tout le contraire». Peut-être, tout examiné, les «meilleures pièces» de Shakespeare sont-elles celles où, de ces règles qu'il n'a pas connues, «il s'écarte le moins». Et Chaillet de proclamer fermement: «Ce n'est pas son irrégularité, c'est son génie que j'admire.»³⁹ Le second danger: tenter de reproduire le style de Shakespeare. Ce style n'est et ne peut être qu'à lui. Admirable créateur d'images, «son élocution pèche par excès, et non par défaut; il ne sait pas s'arrêter...»⁴⁰ Mais au moment même où il formule cette critique, Chaillet trouve, pour caractériser l'invention verbale shakespearienne, quelques mots divinatoires: «Plus je le lis, plus ce style m'étonne. On ne peut qu'être toujours plus surpris de la prodigieuse variété d'images qu'il présente sans cesse. Il semble qu'il y ait pour lui une autre nature que pour le reste des poètes... Je m'exprime exactement: *une autre nature.*»⁴¹

Ces derniers mots vont loin; ils attestent que notre critique, quelques réserves qu'il puisse faire, a été sensible à l'extraordinaire puissance du style shakespearien. Bien sûr, l'emprise classique demeure forte. Chaillet prévoit, pressent et, tôt après, semble presque regretter de s'être montré trop audacieux. Parmi les images de Shakespeare, écrit-il, «il y en a d'admirables par leur énergie et leur vivacité; mais il y en a un très grand nombre de déplacées».⁴² Déplacées, c'est-à-dire sans convenance. Le critique reste fidèle à ses maîtres de rhétorique. Il exige, chez un héros de tragédie, le plus strict rapport entre les sentiments, les circonstances et le discours qui doit les exprimer. Il se refuse à la surabondance shakespearienne, à ce jaillissement lyrique, aux bondissements d'une inspiration qui, à travers les personnages du drame, aspire sans cesse, les dépassant, à forcer le mystère de l'être et de la destinée.

En 1789, Chaillet publiait le *Discours* qu'il avait présenté

au jugement de l'Académie de Besançon. A la question proposée: «Le génie est-il au-dessus de toutes règles?» il répond par la négative, tout en reconnaissant cependant qu'il est certains génies — il les dit «incultes et superbes» — qui, «par un instinct sublime», suppléent à l'absence de règles et mettent instinctivement en action des principes qui ne seront formulés qu'après eux. Eschyle, Shakespeare sont du nombre de ces génies primitifs: non point «des rebelles secouant orgueilleusement le joug de la règle, mais des hommes qui ne la connaissaient pas.»⁴³

Sans doute apparaît-il aujourd'hui que Chaillet critique de Shakespeare est retenu encore, dans son admiration, par un excessif respect des principes de l'esthétique classique. Mais au moment où il écrivait, il faisait preuve d'indépendance. A distance égale de Voltaire et d'un Sébastien Mercier, il s'efforçait de formuler impartiallement un jugement modéré, équitable. Trop timide peut-être, il n'en discernait pas moins la grandeur inégalée d'un des souverains génies de la littérature universelle: «Là, écrivait-il, citant Thomson, qui parlait des vastes déserts de l'Inde, «là, loin des faibles imitations de l'art, la majestueuse nature demeure dans une retraite auguste.»⁴⁴

NOTES

¹ *Lettres de la Montagne.*

² Cette traduction a paru, à Zurich, chez Orell Fuessli, en treize volumes, de 1775 à 1784.

³ *Journal helvétique*, janvier 1777, p. 48.

⁴ Sur Chaillet, je renvoie à mon ouvrage: *La vie intellectuelle et religieuse en Suisse française à la fin du XVIIIe siècle. — Henri-David de Chaillet (1751—1823)*. Tome XXI des *Mémoires de l'Université de Neuchâtel*.

⁵ *Journal intime* (manuscrit), 1783.

⁶ *Journal helvétique*, juillet 1779, p. 4—5.

⁷ Dans la bibliothèque de Chaillet, admirablement conservée, à Auvernier, chez ses descendants, on trouve les vingt volumes du *Shakespeare* de Letourneur, mais sans indication sur la date d'achat. Je ne serais pas étonné que Chaillet ait lu, d'abord, la traduction de Letourneur dans l'exemplaire que possédait peut-être Bertrand. Il se pourrait, en effet, que celui-ci ait été un des souscripteurs, en 1776, à cette édition. Un «M. Bertrand» se trouve dans la liste des souscripteurs mise en tête du premier volume.

- ⁸ *Journal helvétique*, mars 1780, p. 11.
- ⁹ *Journal helvétique*, mars 1780, p. 5. — Dans le *Journal helvétique* de septembre 1780, pp. 25—28, Chaillet cite Sherlock et ses *Nouvelles Lettres d'un voyageur anglais* (1780). Parlant de «son adoré Shakespeare», Sherlock prend sa défense contre Voltaire. Et Chaillet d'approuver et d'écrire: «Un moyen de persuader dont Voltaire s'est souvent servi avec succès, c'est le ton décisif et tranchant. Il répète sans cesse: *Ce Shakespeare si sauvage, si bas, si effréné, si absurde*. Quelle réponse me donnerait-on si je disais: *Ce Corneille si froid, si plat et si dégoûtant?* Et quelle réponse mérirerais-je?»
- ¹⁰ *Journal helvétique*, mars 1780, p. 6.
- ¹¹ *ibidem*, p. 6.
- ¹² *Journal helvétique*, mars 1780, p. 7.
- ¹³ *ibidem*, p. 11—12.
- ¹⁴ *ibidem*, p. 7.
- ¹⁵ *ibidem*, p. 7—8.
- ¹⁶ *ibidem*, p. 8.
- ¹⁷ *Journal helvétique*, mars 1780, p. 9.
- ¹⁸ *ibidem*, p. 10—11.
- ¹⁹ *ibidem*, p. 24—25.
- ²⁰ *ibidem*, p. 39.
- ²¹ *Journal helvétique*, avril 1780, p. 26.
- ²² *ibidem*, p. 26.
- ²³ *ibidem*, p. 27.
- ²⁴ *ibidem*, p. 35.
- ²⁵ *Journal helvétique*, octobre 1780, p. 16—17.
- ²⁶ *ibidem*, p. 31.
- ²⁷ *Journal helvétique*, octobre 1781, p. 33.
- ²⁸ *ibidem*, p. 35—36.
- ²⁹ *ibidem*, p. 36.
- ³⁰ *Journal helvétique*, février 1782, p. 26 et 28.
- ³¹ *Journal helvétique*, octobre 1781, p. 42.
- ³² *Journal helvétique*, février 1782, p. 14.
- ³³ *Journal helvétique*, avril 1782, p. 13.
- ³⁴ *Journal helvétique*, août 1782, p. 37—38.
- ³⁵ *ibidem*, p. 36.
- ³⁶ *ibidem*, p. 32—33.
- ³⁷ *Journal helvétique*, octobre 1781, p. 41.
- ³⁸ *Journal helvétique*, juillet 1781, p. 41.
- ³⁹ *Journal helvétique*, avril 1782, p. 17—18.
- ⁴⁰ *ibidem*, p. 26.
- ⁴¹ *ibidem*, p. 23.
- ⁴² *ibidem*, p. 23.
- ⁴³ *Discours*, p. 19.
- ⁴⁴ *Journal helvétique*, septembre 1782, p. 24.